

Ses méthodes sont plus physiques que rationnelles. Il tente des « coups », affole le milieu ambiant, s'y introduit, secoue les hommes, séduit les femmes, espionne, convoque ses informateurs, passe des marchés parfois peu reluisants. Souvent, dans un premier temps, il avance au hasard. Ainsi, dans la nouvelle de D. Hammett, « La mort du docteur Estep », le privé dit : « Je reconnais que je vais à l'aveuglette, mais je fonce dès que je vois un point de lumière et, en fin de compte, j'arriverai bien au jour. » Puis, pendant longtemps, le puzzle demeure obscur (comme le monde qui a perdu son sens). Le privé sait que la solution est là, à sa portée, qu'il a « oublié » quelque chose d'essentiel, comme dans un rêve ou dans une sorte d'amnésie. Enfin, à la faveur d'un mot ou d'un événement, l'éclair ou l'étincelle jaillit, la lumière se fait, le puzzle se reconstitue, même s'il est parfois trop tard.

Ses rapports avec les meurtriers sont souvent ambigus. Même s'il les combat et s'il peut les haïr, il vient parfois du même milieu (dans *Une gueule de tueur* de M. Spillane, le tueur est le frère jumeau du policier et ils ont, tous deux, grandi dans la rue). Il évolue comme eux en marge de la société et il partage avec eux un langage, des pratiques, voire des valeurs (virilité, individualisme, professionnalisme). Il est sans aucun doute plus proche d'eux que des ouvriers, des employés, des bourgeois...

C'est un révélateur des compromissions et des dissimulations, des écarts entre l'être et le paraître qu'il met au jour en travaillant de nuit. Pragmatique et insatisfait, il ne cesse de défier l'univers en brandissant son individualisme forcené. Comme l'écrit Alain Lacombe (*Le Roman noir américain*, 1975, p. 79) : « Au fond, de Raymond Chandler à Charles Williams, de David Goodis à Chester Himes, ce ne sont que les multiples représentations d'une possible utopie. Celle d'un individu bouleversant les hiérarchies et les rapports de force. »

Mais tout cela a un prix. Sa solitude est fréquente : condition de son autonomie mais aussi conséquence de sa rupture avec la société dont il n'accepte pas la corruption et désapprouve les valeurs, de sa lutte sans fin contre le mal et aussi d'une blessure affective ancienne. Ce loup, solitaire et blessé, est un mort en sursis en quête d'un impossible conte de fées.

## 2.5 Meurtres et meurtriers

Un premier constat s'impose : dans le roman noir, tout le monde peut être meurtrier (innocents initiaux, mandataires, détectives, poli-

ciers...). C'est sans doute moins la marque d'une volonté de dérouter le lecteur que l'indication d'une proximité avec la violence, qu'elle soit individuelle ou collective et, par là même, la marque d'une critique de la société engluée dans la violence.

En effet, les meurtres, réalisés ou à venir, ne sont pas isolés. Ils s'inscrivent dans des fonctionnements sociaux, dans des séries, qu'ils soient l'œuvre de truands professionnels (Anonyme : *Je suis un truand* ; Otis H. Gaylord : *La Chute d'un caïd* ; R. Traver : *Autopsie d'un meurtre* ; J. Toland : *Dillinger...*), d'organisations du crime, de tueurs couverts par des institutions ou de psychopathes *serial killers* (*Un tueur sur la route*, *Le Grand Nulle Part...*). Et leurs formes sont tout aussi variées, de l'action psychologique au mortier...

C'est dire que le meurtre a une place nodale par sa fréquence, par le nombre de personnages qui y recourent, par ses descriptions parfois très précises, par les portraits de meurtriers, etc. On pourrait presque parler d'une fascination, et A. Lacombe (1975) écrit à juste titre : « En fait, le roman noir étudie plus le meurtre que sa clarification par une enquête. Il s'établit sur l'infraction qui révèle les failles du social. »

## 2.6 Retour sur les personnages

Trois points à souligner motivent ce retour sur les personnages. En premier lieu, comme nous l'avons vu, tout le monde peut être victime, enquêteur ou tueur, l'a été ou le sera (comme le tueur a été victime dans son enfance), parfois conjointement. Il existe, en relation avec l'univers décrit, un véritable tourniquet des rôles que certains écrivains vont exploiter pour dérouter le lecteur (S. Japrisot dans *Piège pour Cendrillon*, A. Lous dans *Matricide...*).

En second lieu, une catégorie de personnages est sans doute typique du roman noir : les *losers*. Les perdants peuplent cet univers et contribuent à lui donner sa coloration pessimiste. La mort est soit l'aboutissement logique d'une vie marquée par la poisse, soit préférable à cette même vie. Les romans de McCoy, Goodis ou Thompson en témoignent exemplairement. La fin du livre, bien souvent, illustre ce phénomène, que l'on pense à celle de James M. Cain dans *Le facteur sonne toujours deux fois* ou à celle de David Goodis, dans *Le Casse* :

Il plonge et s'enfonce dans les ténèbres froides de l'océan sur les traces de Gladden. Il tenait à la retrouver coûte que coûte. Une douleur aiguë lui traversa le crâne... Enfin, il l'aperçut, flottant entre deux eaux et